



● **PAUVRETÉ**
Haïti va mal p. 2
Le séisme a frappé un pays où la pauvreté, l'insécurité font partie de la vie quotidienne. Les trois quarts des Haïtiens doivent se débrouiller avec très peu d'argent.



● **SURVIVRE**
Erika et Jonathan après le séisme p. 3
Olivier Djems est journaliste à Port-au-Prince. Il nous raconte comment les enfants vivent depuis le séisme.



● **RECONSTRUCTION**
Les Haïtiens au travail p. 4
Il faudra sans doute 10 ans pour reconstruire ce qui a été détruit par le séisme. Les Haïtiens ont commencé le travail.

Haïti dévastée par un tremblement de terre

Le 12 janvier, un violent tremblement de terre a secoué Haïti, un des pays les plus pauvres du monde.

Le 12 janvier, la terre a tremblé violemment à Port-au-Prince, la capitale d'Haïti. Ce pays se situe sur la partie ouest de l'île d'Hispaniola, dans la mer des Caraïbes (entre l'Amérique du Sud et l'Amérique du Nord).

La magnitude (force) de ce séisme (tremblement de terre) a été mesurée 7,3 sur une échelle, appelée échelle de Richter, qui est graduée de 1 à 9. Lorsqu'il y a un tremblement de terre, on ressent plus fort les secousses à l'épicentre (le lieu situé au-dessus du point où a commencé le tremblement). À Haïti, l'épicentre se trouvait à 15 km de la capitale Port-au-Prince.

Suite au séisme, un tiers des bâtiments de la ville se sont effondrés. D'autres villes haïtiennes ont été touchées. Environ 90 % des bâtiments de la ville de Léogâne (ville située à 30 km au sud-ouest de Port-au-Prince) sont détruits. Il pourrait y avoir 170 000 à 200 000 morts et plus de 250 000 blessés. Comme tout est

Photo Reuters



Des milliers d'Haïtiens ont tout perdu. Beaucoup logent dans des tentes.

en ruine, plus d'un million et demi de personnes sont sans abri (sans maison).

● Une île mal située

Haïti se situe dans une région du monde sensible aux tremblements de terre. En 1751, un important séisme avait déjà dévasté Port-au-Prince.

Pourquoi la terre tremble-t-elle plus souvent à certains endroits du monde qu'à d'autres ? La croûte terrestre (la surface de la Terre) est composée de 7 grandes plaques de roches et d'autres plus petites, appelées plaques tectoniques. Ces plaques bougent les unes par rapport aux autres. Les rencontres entre deux plaques provoquent des tremblements de terre, plus ou moins forts. Aux abords des endroits où 2 plaques se cognent, les roches se déforment progressivement. Le séisme se produit lorsque les roches déformées cassent. La cassure libère soudainement l'énergie emmagasinée par la déformation. La terre se met à trembler.

Les pays qui se trouvent en bordure des grandes plaques sont plus souvent secoués par des séismes importants que les autres. Haïti se situe à la limite de la plaque caribéenne et de la plaque nord-américaine. C'est ainsi que

les séismes ont lieu plus souvent là-bas qu'en Belgique, par exemple... Notre pays ne se situe pas sur une limite de grande plaque mais au centre d'une plaque. L'île d'Haïti se trouve aussi dans une région du monde balayée régulièrement par des cyclones ou des ouragans. Les cyclones sont des vents violents et tourbillonnants (tournants) qui se développent au-dessus des mers chaudes de l'équateur et qui se dirigent vers les terres. On emploie le mot ouragan quand les vents agissent dans l'océan Atlantique et au nord-est du Pacifique. Les cyclones, généralement accompagnés de pluie, font d'énormes dégâts : destruction de maisons, de cultures, inondations, glissements de terrain...

En septembre et août 2008, Haïti a été balayée en l'espace de 3 semaines par la tempête tropicale (vent violent, mais moins fort qu'un cyclone) Fay et par les ouragans Gustav, Hanna et Ike. Ces vents violents ont tué 800 personnes et fait d'énormes dégâts aux cultures, aux maisons... Haïti n'est pas gâtée par la nature mais les effets des catastrophes naturel-

UNE TERRIBLE CATASTROPHE

■ Les villes haïtiennes les plus touchées par le séisme du 12 janvier sont la capitale Port-au-Prince, Jacmel et Léogâne.

■ Des experts estiment que la capitale devra être reconstruite à 75 % (trois quarts).

■ Des centaines de milliers d'Haïtiens sont morts ou ont été blessés suite au tremblement de terre (voir article ci-contre). Au total, 133 personnes ont quand même été dégagées vivantes des décombres (ruines) par les équipes de sauveteurs étrangers.

■ Depuis le 12 janvier, en l'espace de 2 semaines, Port-au-Prince a connu une cinquantaine de répliques (autres séismes moins forts). Ces répliques sont dures à supporter pour la population.

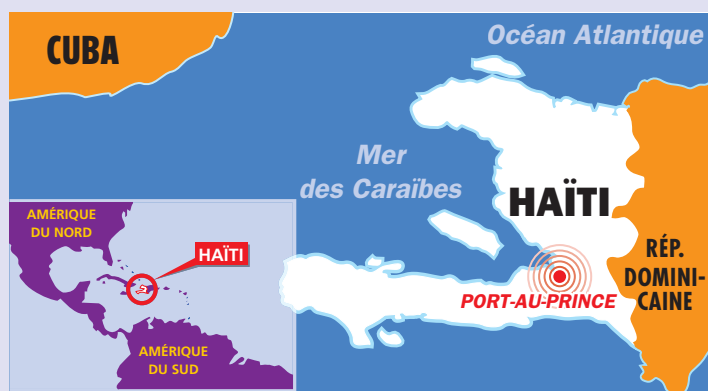
les sont aggravés par la pauvreté dont souffre le pays.

● Pauvreté

Près de 75 % de la population vit avec moins de 1,40 euro par jour. Un Haïtien sur 4 vit dans la capitale Port-au-Prince et ses environs où l'on compte près de 38 bidonvilles (quartiers formés de maisons construites avec des planches, des tôles...). Des habitations aussi fragiles ne résistent pas aux séismes.

Autre exemple qui montre la fragilité d'Haïti face à la nature : il n'y a presque plus de forêts dans le pays parce que la population pauvre se sert du bois pour cuisiner, construire des maisons... et que l'on n'a pas replanté d'arbres. Or, en cas de fortes pluies, la végétation protège des inondations et glissements de terrain. Et ce, parce que les plantes facilitent l'infiltration (la pénétration) de l'eau dans le sol et freinent son ruissellement et aussi parce que les racines des arbres retiennent la terre et l'empêchent de glisser. Les catastrophes naturelles sont plus graves quand elles frappent des gens pauvres qui n'ont pas les moyens de leur résister.

LE PAYS



■ La partie ouest de l'île d'Hispaniola est occupée par Haïti, la partie est par un autre pays, la République dominicaine.

■ Superficie Haïti : 27 750 km² (un peu plus petit que la Belgique qui fait 30 500 km²).

■ Capitale : Port-au-Prince où vivent plus de 2 000 000 de personnes.

■ Population : 10 033 000 habitants, dont 49 % ont moins de 18 ans. Une grande majorité d'Haïtiens (95 %) descendent d'esclaves noirs, le reste de la population est composé de mulâtres (personnes qui ont des ancêtres noirs et français).

■ Langues : français et créole.
■ Monnaie : la gourde.

L'histoire d'Haïti est marquée par la violence, l'insécurité et la pauvreté.

Jusqu'en 1804, Haïti est une colonie française, c'est-à-dire un territoire dirigé par la France qui tire profit de ses richesses.

Les Français s'installent sur la partie ouest de l'île d'Hispaniola (la future Haïti) en 1655. Ils l'appellent Saint-Domingue et ils y créent des plantations (cultures) de canne à sucre et de café. Pour travailler dans les champs, les Français font venir des esclaves (personnes privées de liberté qui sont obligées de travailler pour un maître) noirs d'Afrique. Grâce au travail de ces centaines de milliers d'esclaves, Saint-Domingue devient la plus riche des colonies françaises.

À partir de 1791, les esclaves noirs se révoltent. En 1802, Napoléon Bonaparte, qui dirige la France à cette époque, envoie des troupes au secours des planteurs français, mais rien n'y fait. Les Blancs sont chassés et le 1^{er} janvier 1804, l'indépendance est proclamée. Le nom du pays change : Saint-Domingue devient Haïti.

● Lutte pour le pouvoir

Un peu plus de 200 ans après son indépendance, Haïti va mal. Le pays a connu très peu de périodes de stabilité (de paix, de tranquillité). Il y a eu de nombreux coups d'État (se dit quand une personne ou un groupe de personnes prend le pouvoir par la force). Presque tous les dirigeants ont cherché à se maintenir au pouvoir par la force.



Quand Aristide est devenu président, beaucoup ont cru à une vie meilleure.

● Les Duvalier

À Haïti, la sinistre époque de François Duvalier et de son fils Jean-Claude est encore dans toutes les mémoires. Le père, puis le fils Duvalier dirigent durement le pays de 1957 à 1986. Les tontons macoutes, la milice (sorte d'armée) créée par François Duvalier, sème la violence. Les Duvalier ont fait d'Haïti un État pauvre, où le peuple meurt de faim. En 1986, le peuple, soutenu par l'Église (ensemble des chrétiens), se révolte. Sous la pression, Jean-Claude Duvalier fuit Haïti. L'île connaît alors une succession (suite) de gouvernements militaires ou civils (non militaires), interrompus par des coups d'État.

● Titid

En 1990, le prêtre Jean-Bertrand Aristide, surnommé « Titid » par les Haïtiens, est élu président lors d'élections libres. Il promet de redistribuer les ri-

chesses (terres...) au peuple. Les Haïtiens espèrent une vie meilleure. Le père Aristide est renversé (chassé du pouvoir) en 1991 par un coup d'État militaire. Il se réfugie aux États-Unis. Entre 1991 et 1994, les militaires se maintiennent au pouvoir par la force. Des milliers de personnes sont tuées. De nombreux Haïtiens tentent de fuir vers les États-Unis, mais beaucoup sont renvoyés de force dans leur pays.

En 1994, l'armée américaine débarque à Haïti et ramène Aristide au pouvoir. Mais Titid a changé. Il a pris goût au pouvoir et il veut tout contrôler. En 1996, des nouvelles élections présidentielles sont organisées. Un des proches d'Aristide, René Préal, devient président. Mais c'est Aristide qui tire les ficelles du pouvoir (qui décide de tout). Titid est réélu en 2001 mais par une élection que certains jugent truquée. Haïti sombre encore

un peu plus dans la pauvreté, la violence et le désordre. Au lieu d'aider le peuple comme promis, Aristide s'enrichit. La révolte gronde. La violence est quotidienne. Des opposants au pouvoir sont arrêtés et torturés. Mais cela n'empêche pas tous ceux qui ne sont pas d'accord avec le pouvoir haïtien de manifester (de se rassembler pour exprimer leur désaccord).

● René Préal, le retour

Titid abandonne la présidence en 2004 sous la pression des Américains. L'ONU (Organisation des Nations unies) envoie 9 000 Casques bleus (soldats de la paix) et policiers internationaux pour maintenir l'ordre et la paix à Haïti. En 2006, René Préal est élu président pour la seconde fois. Depuis, il tente d'améliorer la situation du pays mais la tâche est immense. Haïti est le pays le plus pauvre du continent américain.

REPÈRES

- Le territoire d'Haïti est constitué par la partie occidentale de l'île d'Hispaniola, à laquelle viennent s'ajouter quelques îles et archipels (groupes d'îles) tels que : la Gonâve, l'île de la Tortue, les Cayemites, l'île-à-Vache...
- La République dominicaine, qui occupe la partie est de l'île d'Hispaniola, est plus riche qu'Haïti, notamment grâce au tourisme.
- Au moment de l'indépendance en 1804, Haïti a dû payer une grosse somme d'argent à la France en guise de dédommagement pour avoir perdu sa colonie. Cette dette a appauvri Haïti dès le début de son aventure en tant que pays libre.

LE MOT

Haïti

Haïti est un mot qui signifie « terre de hautes montagnes » en indien. Les premiers habitants de l'île étaient des Indiens Arwaks et Taïnos. Ils avaient nommé leur pays « Ayiti ». C'est Christophe Colomb qui lui a donné le nom d'Hispaniola quand il l'a découverte en 1492. Les Indiens qui y habitaient sont tous morts en l'espace de 30 ans, victimes des mauvais traitements des Espagnols (ils les forçaient à travailler pour eux) et des maladies apportées par les Européens. En 1804, lors de l'indépendance, le premier chef d'État a rebaptisé (renommé) son pays Haïti.

REPÈRES

- Avant le tremblement de terre, 40 % des Haïtiens n'avaient pas accès à l'eau potable et 81 % n'avaient pas non plus de toilettes, d'égouts... Le tremblement de terre a détruit bon nombre d'installations.
- Avant le tremblement de terre, le pays dépendait déjà de l'aide internationale (de l'argent, de la nourriture envoyés par des pays étrangers) et de l'argent envoyé par ce que l'on appelle la diaspora (communauté formée par les Haïtiens qui ont fui leur pays et qui vivent à l'étranger).
- À Haïti, près de 4 adultes sur 10 (38 %) sont analphabètes (ne savent ni lire ni écrire).

Pas facile, la vie à Haïti !

Le tremblement de terre du 12 janvier a frappé un pays où la grande majorité des gens vit dans la pauvreté.

Haïti est un des pays les plus pauvres au monde. C'est un pays montagneux où il y a peu de terres cultivables (où l'on peut planter quelque chose). Six Haïtiens sur 10 vivent pourtant à la campagne.

Beaucoup occupent des petites exploitations (fermes) où ils cultivent des produits qui nourrissent la population : maïs, sorgho, haricots, ... Ces fermes ne sont pas très rentables (les récoltes sont faibles) et en plus, la terre est de moins en moins riche à cause des inondations, des fortes pluies qui emportent la terre. La pauvreté pousse de plus en plus de paysans à quitter la campagne pour s'installer en ville dans un des nombreux bidonvilles.

À côté de ces petites fermes exis-

tent de grandes plantations qui appartiennent pour la plupart à des entreprises étrangères. On y cultive des denrées (café, coton...) destinées uniquement à l'exportation (à être vendues à l'étranger). Les petites exploitations ne parviennent pas à produire assez de nourriture pour tous à Haïti. Elle est obligée d'importer (acheter à l'étranger) des aliments dont les prix ne font qu'augmenter. Les autres richesses de l'île sont la pêche, l'industrie électronique et textile. Mais ces activités ne sont pas très développées.

● Pauvreté

Vivre dans un pays où l'économie (la façon dont l'agriculture, l'industrie, le commerce sont organisés dans un pays) va mal n'est pas facile. Beaucoup n'ont même pas un travail qui leur permettrait de vivre mieux. Plus de 6 Haïtiens sur 10 en âge de travailler sont au chômage (n'ont pas d'emploi). Si l'on ajoute à cela le fait que la richesse du pays est inégalement partagée (près de 4 % des Haïtiens possèdent 66 % des richesses d'Haïti), on comprend mieux pourquoi la popula-

tion est aussi pauvre. Les trois quarts (75 %) des 10 millions d'habitants vivent avec moins de 2 dollars (environ 1,43 euro). La moitié des pauvres doit même se débrouiller avec moins d'1 dollar (0,71 euro) par jour. Vivre avec aussi peu d'argent est très compliqué : chaque jour, on se demande comment faire pour manger, s'habiller, se loger, se soigner, envoyer les enfants à l'école...

● Pays détruit

Depuis que le pays est devenu indépendant en 1804, il est régulièrement marqué par la violence et les problèmes politiques. Peu de gouvernements ont essayé d'améliorer réellement la vie de la population haïtienne. Des hôpitaux, des écoles sont fermés, les routes sont dans un état lamentable, tous les Haïtiens n'ont pas accès à l'eau potable (bonne à boire)... Selon certains spécialistes, le président actuel René Préal fait des efforts pour améliorer les choses mais le tremblement de terre vient de détruire une grande partie du pays. Les Haïtiens ne s'en sortiront pas sans aide étrangère.



Le tremblement de terre a rendu les Haïtiens encore plus pauvres qu'avant.

La vie d'Erika et Jonathan après le séisme

Port-au-Prince, 26 janvier. Ils sont plusieurs milliers d'enfants à se loger, à même le sol, dans les rues.

Erika revenait de l'école lorsque la terre a tremblé dans l'après-midi du 12 janvier. Ses parents, dont la maison s'est écroulée, étaient sans nouvelles d'elle 48 heures après ce cataclysme. Mais l'adolescente de 15 ans a regagné ses pénates (sa maison). Stupéfaite, Erika se met à pleurer à chaudes larmes : « J'étais vraiment étonnée en arrivant à la maison. Il ne reste que les ruines, le bâtiment s'est totalement effondré et je n'ai vu que des tourbillons de poussière. »

● S'organiser pour survivre

À la place Boyer, à Pétion-Ville (est de Port-au-Prince), Erika a pu retrouver sains et saufs les membres de sa famille qui subsistent à la merci des bons samaritains (grâce à la générosité des gens). « Nous sommes vraiment dans la misère, nous n'avons pas de nourriture, on ne nous donne que de l'eau potable », dit-elle, regardant avec insistance sa maman qui prépare à manger. « C'est un spaghetti ; c'est une dame qui nous l'a donné. »

La situation d'Erika est à peine différente de celle de Jonathan, 12 ans, qui a survécu grâce à la diligence de quelques badauds (à l'attention de quelques person-



Jouer est essentiel pour oublier le drame et retrouver des moments de joie. Les enfants d'Haïti jouent dans les camps improvisés de la capitale.

Photo Belga

nes). Jonathan et sa mère auront passé plus de 10 heures sous les débris de l'immeuble de trois étages complètement détruit. « J'ai pensé que tout était fini, nous n'avions plus d'espoir, la mort nous était très proche », affirme-t-il, visiblement traumatisé. « Malgré tout, nous avons gardé notre sang-froid en implorant le grand Dieu, et il nous a libérés. » Au Champ de Mars, non loin du palais présidentiel, Jonathan trouve de quoi se nourrir. Sa maman lésine (épargne, se limite) sur tout ce qu'elle achète pour éviter de faire face à une disette

(manque) d'aliments.

● Le jeu et l'espoir

Les dégâts causés par ce séisme n'ont pas dissipé l'envie de jouer chez la plupart des enfants entassés dans un campement improvisé au Champ de Mars. La petite place du Marron Inconnu, à proximité, se transforme, elle aussi, en terrain de jeu. Des gamins jouent au football. « Laisse-moi jouer, je n'ai pas de leçons à étudier ni de télévision à regarder », se rebelle un adolescent contre sa maman qui voulait mettre les enfants à l'abri des odeurs nausé-

bondes (mauvaises) qui se dégagent à Port-au-Prince.

Il reste de l'espoir pour ces milliers d'enfants qui, finalement, devraient reprendre le chemin de l'école. L'Unesco, Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture, a déjà dépêché (envoyé) des experts en Haïti pour évaluer l'état du patrimoine culturel, y compris les établissements scolaires. Des organisations vont aider à reconstruire les écoles, les maisons...

Olivier Djems, journaliste haïtien

HAÏTI



REPÈRES

- Presque la moitié des Haïtiens (49 %, 49 sur 100) ont moins de 18 ans.
- Environ 39 % (39 pour 100) ont moins de 14 ans.
- La situation des enfants haïtiens n'était déjà pas brillante avant le séisme : à peine plus de la moitié des enfants allaient à l'école primaire. Moins de 2 % terminaient les secondaires.

RESTAVEK

En Haïti, la pauvreté est telle que, dans les campagnes, certains parents confient un de leurs enfants à une famille de la ville en espérant qu'il aura de quoi manger, ira à l'école et aura une vie meilleure.

Mais la plupart du temps, ces enfants travaillent comme domestiques : ils doivent faire les courses, le ménage, la cuisine, la lessive... et ne vont pas à l'école.

Ces enfants sont appelés des restaveks. Leur nombre est difficile à évaluer, car ces enfants sont « cachés ». L'Unicef parle de 200 000, l'AFP (Agence France Presse) de 450 000.

L'école sans école ?

Vous pensez qu'être privé d'école après un tremblement de terre, c'est une chance ? Ce n'est sans doute pas l'avis des enfants concernés !

Les timouns (enfants) ont tout perdu. Vivre en rue ou dans un camp sans avoir rien à faire que contempler les ruines et s'inquiéter, c'est terrible. Alors, on essaie de leur fournir des jeux, des animations. Mais aussi de les remettre « à l'école ». Le retour en classe, même sous tente, fait beaucoup de bien aux enfants. La vie se « réorganise » avec des activités, des horaires, de quoi se changer les idées... Et puis, les enfants n'ont pas envie de perdre une année scolaire !

Oui mais... À Port-au-Prince, 90 % des écoles sont détruites ou endommagées (abîmées). Dans les régions avoisinantes, 6 écoles sur 10 sont touchées. Que faire en attendant que les écoles soient reconstruites ? Où donner cours et comment, quand on n'a plus de matériel ?

Dans l'urgence, des organisations humanitaires envoient des « écoles en boîte » : des malles qui contiennent un tableau, des craies, des crayons, des cahiers... Les enseignants ont ainsi de quoi travailler, même sous tente. Dans ces écoles improvisées, on installe aussi un point d'arrivée d'eau potable et des toilettes.

Ce programme permet aux enfants de retrouver un semblant de « vie normale ». C'est vraiment important pour eux.



Photo Reuters

À la recherche des parents perdus

De nombreux enfants sont seuls depuis le séisme. Une trentaine d'organisations les prend en charge et tente de retrouver leur famille. Interview.

Certains enfants étaient à l'école quand le séisme a eu lieu. D'autres étaient chez eux et sont sortis en courant, mais leurs parents sont restés coincés dans les débris. Quelques-uns ont attendu mais leurs parents ne sont pas revenus du travail ce soir-là. Enfin, il y a les restaveks (lire cadrée ci-dessus), qui ne savent pas comment rejoindre leur famille, loin de la ville.

Tamar Hahn travaille à Port-au-Prince pour l'Unicef (organisation qui s'occupe des enfants dans le monde). Elle explique : « On a créé des centres d'accueil, où on héberge les enfants, on leur donne à manger, des soins médicaux, une aide psychologique. En même temps, on cherche les parents ». Pour retrouver les parents, on diffuse des messages à la

radio, on affiche des photos des enfants... Tamar précise : « Pour les bébés, c'est difficile. Les plus grands peuvent dire leur nom, leur adresse, comment s'appellent leurs parents. Parfois, même, ils se souviennent d'un numéro de portable et on essaie de téléphoner. Il faut du temps. Mais les parents cherchent aussi. » Et si les parents sont morts dans la catastrophe ? « On cherche un oncle, une tante, des grands-parents... », répond Tamar.

Le nombre d'enfants concernés est difficile à estimer pour le moment. Mais il faut aussi s'occuper d'enfants placés dans des orphelinats, avant le séisme, par des parents qui étaient trop pauvres. « Des orphelinats ont été



Des gens cherchent les enfants seuls pour les aider à retrouver leur famille.

Photo Unicef

détruits. Alors on essaie de retrouver les familles des enfants qui s'y trouvaient. »

Il y a aussi les restaveks. « On cherche leurs familles, qui habitent loin de la ville. Mais elles sont aussi pauvres qu'avant le séisme. Pour éviter que les enfants redeviennent restaveks, on essaie de trouver des solutions pour ces familles. »

● Éviter les trafics

Une centaine de personnes s'occupent de chercher les enfants seuls dans les camps et les rues, de prendre soin

d'eux, de trouver leurs familles. C'est un travail d'autant plus important que l'on craint les trafics d'enfants : « Ça existait déjà avant le séisme. Des gens emmènent les enfants seuls et les vendent à des familles étrangères qui veulent « aider » les pauvres petits Haïtiens à sortir de la misère. Ces trafiquants font des affaires en vendant des enfants qui se retrouvent loin de leur famille, de leur pays, de leurs amis, de leur culture... Avec le tremblement de terre, le risque de trafic est encore plus grand. »

Il ne faut pas voir les Haïtiens comme des pauvres victimes effondrées qui attendent de l'aide sans bouger. Au contraire!

Olivier Djems est Haïtien. Comme d'autres journalistes de son pays, il veut continuer à travailler malgré les conditions difficiles : l'électricité n'est plus fournie normalement, beaucoup de bureaux et d'ordinateurs sont détruits et les accès à Internet sont compliqués. Il a pourtant réussi à nous envoyer un article par e-mail (en page 3 de ce dossier).

Comme tout le monde, les journalistes haïtiens essaient de travailler, même s'ils n'ont plus de maison et dorment à la belle étoile, même si des amis, collègues ou membres de leur famille sont morts dans la catastrophe.

Martine, 24 ans, a recommencé à travailler dans la firme de téléphonie qui l'emploie. Les installations de son entreprise ont été réparées et les activités ont repris. Son salaire de 100 gourdes de l'heure (2,14€) lui permettra de faire vivre sa famille de 9 personnes.

Les policiers, les ouvriers communaux, les médecins et infirmiers travaillent. De nombreux Haïtiens offrent leurs services aux organisations humanitaires pour conduire les camions, guider les étrangers dans la ville, transporter du maté-



À Carrefour Feuille, 2 000 personnes déblayent les gravats.

riel en brouette... Certains ont relancé des petits commerces en rue. Et puis, les organisations internationales ont commencé à payer des gens — 150 à 200 gourdes par jour — pour déblayer les gravats (pierres, boiseries, fers...). « D'ici un mois et demi, on espère embaucher jusqu'à 200 000 personnes », a déclaré Eliana Nicolini, du PNUD (Programme des Nations unies pour le Développement) à l'AFP (une agence de presse qui donne des informations aux journalistes).

● Solidarité et générosité

Des Haïtiens essaient donc de ga-

ner un peu d'argent pour vivre et nourrir leur famille. Et même s'il y a des bandes de pillards qui volent ce qu'ils trouvent dans les ruines, ce qui semble le plus présent, c'est la solidarité et la générosité. On a vu, par exemple, un orphelinat (maison où vivent des enfants qui n'ont plus de parents) recevoir de la nourriture des voisins pour alimenter les enfants. Un restaurant luxueux de Pétienville, resté debout après le séisme, fournit tous les soirs un repas gratuit à mille personnes. Au début, le patron a simplement offert ce qu'il avait dans ses frigos et qui,

sans électricité, allait devenir mauvais. Au fil des jours, des amis du restaurateur ont apporté des vivres, le personnel d'un hôtel effondré a livré les réserves de nourriture qui avaient pu être récupérées, des étrangers ont donné de l'argent... Chaque jour, une longue file se forme devant l'établissement. C'est ainsi qu'un soir, après deux heures d'attente, Larose Vital a reçu une assiette avec du riz, des lentilles et du poulet. Elle a ramené ce repas chez elle. « Ma sœur est morte et elle avait quatre enfants. Je m'occupe d'eux », explique Larose, qui a elle-même cinq enfants.

DES SOINS

■ C'est un des aspects atroces de ce séisme. Coincés pendant des heures sous une poutre ou un bloc de béton, un millier d'Haïtiens ont dû être amputés d'un membre (on a dû leur couper un bras, une main, une jambe...).

■ Les organismes de santé vont aider ces personnes amputées à guérir et leur fournir des fauteuils roulants, des béquilles, des cannes, des prothèses (faux membres). Ils vont former des kinésithérapeutes qui leur apprendront à vivre le mieux possible.

■ Handicap International, une organisation spécialisée dans l'aide aux personnes amputées, cherche à mettre en route une fabrique de prothèses dans le pays. La situation devra être suivie des années. Les enfants, par exemple, doivent changer de prothèse régulièrement au fur et à mesure qu'ils grandissent.

Reconstruire, mais en mieux

Il faudra sans doute dix ans pour reconstruire ce qui a été détruit. Objectif : faire mieux qu'avant!

En mars, une grande conférence (réunion) internationale est prévue pour parler de la reconstruction d'Haïti. D'ici là, un tas d'experts analysent la situation et réfléchissent à la meilleure façon de procéder pour bâtir une capitale solide et qui réponde aux besoins des gens. Ils évaluent aussi les coûts de cette reconstruction. Pour le moment, un premier chiffre a été avancé : 10 milliards de dollars (7 milliards d'euros). Tous ces experts, les organisa-

tions internationales et les entreprises qui comptent aider Haïti sont accueillis avec soulagement. Mais une inquiétude existe : le gouvernement haïtien veut rester maître des opérations. Les Haïtiens doivent pouvoir décider de leur avenir. Tout le monde semble d'accord avec cette exigence.

● Prévoir les futurs séismes et ouragans

Une chose est certaine : il faut construire du solide! Haïti se trouve en effet dans une région fréquemment frappée par des tremblements de terre mais aussi par des ouragans (vents tourbillonnants, chargés d'eau, qui se déplacent à grande vitesse et qui provoquent de gros dégâts).



Trois quarts de la ville de Port-au-Prince doivent être reconstruits. D'autres villes et villages sont détruits. Il faudra bâtir du solide!

Contre les séismes, des méthodes de construction ont été mises au point. Le Japon, par exemple, est régulièrement secoué par des tremblements de terre violents qui causent peu de dégâts et sont rarement meurtriers. Le problème, c'est que ce type de construction est coûteux!

● Comment résister aux secousses ?

Une technique, pour qu'un immeuble résiste aux secousses, c'est qu'il soit « souple ». Si le béton est « tendre », par exemple, l'immeuble va se tordre légèrement plutôt que se briser. Une deuxième possibilité existe : on peut monter le bâtiment sur des amortisseurs, des

dispositifs qui vont absorber une partie de l'énergie du séisme.

Avant de lancer les chantiers, il est nécessaire de bien étudier le sol et le sous-sol, les risques... En fonction de cela, il faut adapter les matériaux et les méthodes de construction. Les normes parasismiques (règles pour résister aux séismes) du Japon ne doivent pas être les mêmes qu'en Californie ou à Haïti. Il faut s'adapter à l'endroit.

Une chose est sûre : ces méthodes de construction sont efficaces. Un exemple frappant existe à Port-au-Prince : la tour de 11 étages de la compagnie de télécommunications Digicel est intacte. Elle a été construite selon ces normes antisismiques.

LES BESOINS

■ Les besoins pour Haïti sont énormes. Il faut d'abord aider les habitants à survivre : leur fournir des soins médicaux, de l'eau potable, de la nourriture, des vêtements, un endroit pour dormir... Il faut aussi mettre en place des installations sanitaires : de l'eau pour faire ses lessives et se laver, des douches et des toilettes. Pour ces besoins d'urgence, l'ONU (Organisation des Nations unies) a estimé qu'il faudrait au moins 575 millions de dollars (411 millions d'euros). Cette phase d'urgence durera plusieurs mois.

■ Il faut aussi reconstruire le pays : maisons, entreprises, écoles, hôpitaux, églises, routes, bureaux, port... Les systèmes de distribution d'eau et d'électricité doivent être refaits.

Cette reconstruction prendra sans doute dix ans et coûtera très cher. Or, Haïti est pauvre. Les représentants des États qui acceptent d'aider ce pays à se reconstruire se réuniront lors d'une conférence internationale les 22 et 23 mars, au siège de l'ONU (New York, aux États-Unis). Ils y discuteront de la meilleure façon de faire.

ACEH, UNE LEÇON D'ESPOIR

Le 26 décembre 2004, l'Asie du Sud-Est a été dévastée par un tsunami (une gigantesque vague qui s'est formée suite à un tremblement de terre sous-marin, et qui a submergé les terres). Cette catastrophe avait tout détruit, tué 230 000 personnes et suscité un immense élan de solidarité dans le monde.

Aceh, une province d'Indonésie, a été détruite par ce tsunami. Plus de 6,7 milliards de dollars (4,7 milliards d'euros) ont été utilisés en 5 ans pour y reconstruire plus de

140 000 maisons, 1759 écoles, 363 ponts, 13 aéroports...

Aujourd'hui, les habitants d'Aceh semblent soulagés. Leur vie serait meilleure qu'avant le drame. Les organisations internationales tirent des leçons de cette expérience. Notamment pour coordonner leurs actions et être plus efficaces pour reconstruire toute une région à long terme (pour longtemps). Pour le moment, 2,02 milliards de dollars (1,45 milliard d'euros) ont été récoltés pour Haïti dans le monde.